



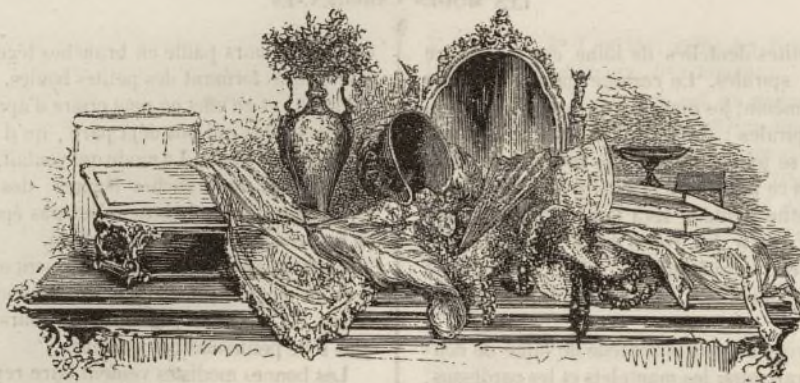
### LES MODES PARISIENNES

*Chapeaux des D<sup>elles</sup> Romain, r. de la Chaussée d'Antin, 18. — Fleurs de Constantin, r. d'Antin, 7. — Pardessus et mantelet de la maison Conchonnat, r. Vivienne 33. — Corsets de M<sup>me</sup> Dumoulin, rue basse du rempart, 44. — Parfums de la Société Hygiénique, rue J. J. Rousseau, 5.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*

Ayuntamiento de Madrid





## MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
— LA CICATRICE (4<sup>e</sup> partie), par MAURICE SAINT-  
AGUET. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.  
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



**T**OUTES nos célébrités en confection de modes et celles qui veulent le devenir invoquent chaque jour dame fantaisie de leur venir en aide; comme on doit le penser, la dame n'est pas rebelle, c'est là son moind-

re défaut; elle accorde facilement ses faveurs. Aussi que de mantelets fantastiques, de pardessus bizarres, de chapeaux surchargés d'ornements étranges, de robes à corsage hongrois, italien, et quelquefois chinois!

Au milieu de ce chaos, il faut chercher les coupes heureuses, les ornements de bon goût.

Les corsages des robes adoptées par les femmes qui savent s'habiller seront ouverts pour les robes de demi-toilette, fermés pour les robes très-simples.

On fait, comme toujours, presque toutes les robes en redingote, même lorsqu'elles sont garnies en robes, c'est-à-dire en volants ou garnitures autour des jupes; dans ce cas, l'ouverture de la jupe se trouve dans la couture du côté gauche. Quant aux véritables redingotes elles sont fermées devant lorsque la garniture est posée devant, et fermées du côté gauche lorsque les garnitures sont posées en tablier s'écartant du milieu.

La petite dentelle de laine de couleur sera bien décidément l'ornement en faveur. Madame Célestine Quillet, dont le bon goût fait autorité, garnit des redingotes avec tablier de petites dentelles de laine, soit en spirales au bord de revers, soit en petits volants posés les uns près des autres, ou bien encore en spirales sur une assez grande largeur formant un devant de tablier.

Aux robes garnies de volants, madame Quillet pose au bord de chacun des volants une ruche de dentelle de laine froncée, et souvent une seconde ruche en tête des mêmes volants.

Nous avons vu une charmante robe lilas et blanc rayée; sur chaque raie était un petit bouquet broché lilas. La jupe garnie de trois volants diminuant progressivement de hauteur chaque volant bordé d'une petite ruche de dentelle de laine lilas. Le corsage ouvert devant jusqu'au bas et bordé d'une ruche de petite dentelle; une autre ruche prenait dans la couture de l'épaule, et venait en forme d'éventail rejoindre au bas du corsage la ruche de l'ouverture; les manches, presque justes du haut, assez larges du bas, étaient garnies d'un triple rang de petites ruches de dentelle de laine.

Nous citerons encore une redingote de taffetas glacé feutre et blanc garnie devant de revers bor-



dés de petites dentelles de laine couleur feutre posées en spirales. Le corsage garni de revers bordés de même; les manches ouvertes garnies au bord en spirales : du reste, à ces explications, viendront se joindre bientôt les modèles dessinés qui sont en ce moment à la gravure.

Cette petite dentelle sera une vraie bonne fortune pour garnir les robes de la prochaine saison; elle est in chiffonnable, solide, et coûteuse seulement lorsqu'elle est employée en grande quantité.

Nous avons dit que la dentelle de laine de couleur garnirait aussi les mantelets et les pardessus, sans exclusion des belles dentelles noires de Chantilly. Nous ferons passer sous les yeux de nos lectrices les différents modèles des uns et des autres reçus dans le monde élégant.

Dans le magasin de modes de madame Plé-Horain (1), c'est merveille de voir comme le printemps y fleurit!

Toutes les capotes sont nouvelles; il ne reste plus trace des modes d'hiver. Nous y avons remarqué des chapeaux et des capotes de très-bon goût; entre autres :

— Un chapeau de crêpe rose couvert de tulle à petits pois blancs; ce tulle bouillonné en long, séparé par des anneaux enlacés faits en petit ruban;

— Une capote de taffetas blanc ornée sur la passe de petits volants de rubans bordés d'une dentelle de soie tissée au bord du ruban : le fond de cette capote orné seulement derrière et froncé; de côté, était une branche de bluets et d'épis de paille; le dessous de passe en mêmes fleurs;

— Un joli chapeau de paille de fantaisie était orné d'une demi-guirlande de fruits qui couvrait le dessus de la passe, et qui se terminait de chaque côté, près du bavolet, en grosses touffes de fruits et feuillage;

— Une capote de taffetas blanc avait sur chaque coulisse une sorte de petit bouillonné plat en taffetas, ou plutôt chaque coulisse formait un bouillonné plat; le fond, derrière, en fer à cheval, était uni; le bavolet était bordé d'un large bouillonné plat;

— Beaucoup de capotes de taffetas couvertes de crêpe lisse se détachant légèrement du taffetas : les unes ornées de plumes, les autres de grandes branches de fleurs;

— Quelques capotes très-gracieusement ornées de petites blondes.

Les chapeaux de dentelle-passementerie de Guernécher (2) sont une des plus jolies nouveautés de la saison. Les bonnes modistes les ornent dans le même genre que les chapeaux de paille. Nous en avons remarqué de très-gracieusement

ornées de fleurs paille en branches légères, fleurs non écloses formant des petites boules.

On dit, et en effet on peut croire d'après les premières modes qui ont déjà paru, qu'il se portera beaucoup de fleurs. La mode qui voulait, cet hiver, des masses de branches légères des fleurs en guirlandes très-tombantes, n'est pas épuisée; elle se reportera sur nos coiffures d'été.

Les plus jolis dessous de passe sont en fleurs de lisérés ou primevères de toutes couleurs; mais le blanc est toujours préféré, ces fleurs accompagnés de petites herbes en fleur.

Les bonnes modistes veulent faire reprendre les chapeaux en belle paille d'Italie; elles ne sauraient rien faire de mieux.

Généralement les modes auront un aspect de plus grande élégance; car tout ce qui est détail, et l'on sait que la mode procède de cette manière, est plus orné.

Ainsi les chapeaux plus ouverts nécessitent des dessous de passe plus ornés;

— Les robes de soie ornées de volants bordés eux-mêmes d'ornements;

— Les manches ouvertes très-garnies ayant encore dessous des manches garnies de deux et souvent trois rangs de belles dentelles;

— Les corsages ouverts, sous lesquels il faut de très-beaux fichus garnis de dentelles mêlées de broderies;

— Enfin la mode des souliers pour toilette de promenade, qui a déjà eu des partisans l'année dernière et qui cherchera encore cette année à triompher sur les brodequins; triomphe qui ne sera jamais complet, parce que les brodequins sont trop commodes pour la campagne, les voyages, en un mot pour costume simple, mais qui du moins sera réel pour la toilette de ville un peu élégante. Meier (1), le bon cordonnier du quartier de la Madeleine et de presque toutes les élégantes de Paris, fait déjà beaucoup de souliers en peau anglaise de couleurs assorties aux robes, sans préjudice des bottines d'étoffe aussi assorties aux couleurs des robes. Nous conseillons à nos lectrices qui ne connaîtraient pas Meier d'essayer de ses chaussures; nous sommes persuadée qu'après cet essai elles n'en voudront plus d'autres.

Nous terminerons nos détails de modes par la description d'une jolie toilette qu'on peut appeler toilette de transition; car elle n'est plus d'hiver et n'est pas encore de printemps :

— Capote de taffetas lilas couverte de crêpe lisse blanc et ornée de côté d'une branche de fleurs de primevères nuancées blanc veiné de lilas; dessous de passe en mêmes fleurs mêlées de petites herbes en fleur;

— Pardessus de taffetas noir demi-ajusté formant un peu la pointe derrière, se relevant des

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée d'Antin.

(2) Rue de Provence, 5.

(1) Rue Tronchet, 47.



côtés pour faire encore la pointe; devant garni de deux rangs de dentelle noire de Chantilly: le premier volant très-haut, c'est-à-dire de 40 centimètres environ; le second, de 15 centimètres, sur monté d'une petite ruche de dentelle, laquelle borde le devant et le tour du pardessus. Manches larges du bas garnies de deux rangs de dentelle surmontés d'une ruche;

— Redingote de taffetas fond-lilas chiné de bleu avec petits bouquets détachés brochés lilas à feuillage vert, garnie devant de brandebourgs en passementerie à jour retenus de chaque côté par des boutons lilas et blancs;

— Ombrelle blanche marquise garnie d'une haute frange à tête à jour guipure;

— Bottines assorties de couleur au fond de la robe.

Au moment des acquisitions des toilettes du printemps, nous rappelons à nos abonnées que nous ferons leurs achats avec tout le soin possible, et à des prix modérés, auxquels il leur serait impossible de les faire elles-mêmes. Adresser les demandes à madame Brunoy, rue Lepelletier, 25.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Chapeau de paille d'Italie orné de fleurs blanches. — Pardessus de taffetas garni de petite dentelle de laine posée en spirale. — Robe de taffetas.

Capote de taffetas couverte de crêpe lisse bouillonné et ornée de fleurs. — Mantelet de taffetas couleur feutre, orné de dentelle de laine, surmonté de trois biais d'étoffe. Nous donnons le patron de ce mantelet dans la feuille de ce jour. — Redingote de taffetas garnie devant de dentelle en spirale.

#### PATRONS.

Diverses broderies anglaises pour bas de jupon, pantalons d'enfants, volants de taies d'oreiller.

Un entre-deux pour broderie au plumetis pouvant servir de poignet de sous-manches. — Garniture au plumetis pour volant de sous-manches.

Patron de mantelet pour être garni de petite dentelle de laine. Le dessin de ce mantelet paraît aujourd'hui. Il indiquera suffisamment la manière de le garnir.

Les lettres correspondantes indiquent les endroits des coutures. Le morceau marqué o o doit se poser dessous le corps du mantelet; derrière il est légèrement froncé, de manière à tenir dans l'espace indiqué. Ces froncés donnent un peu d'évasement au bas du mantelet.

#### MUSIQUE.

L'éditeur J. MEISSONNIER fils, 22, rue Dauphine, vient de faire paraître une collection de *Scènes dramatiques* pour les JEUNES PERSONNES, paroles de PLOUVIER, musique de LUIGI BORDESE, destinée à un grand succès; elles sont intitulées:

1<sup>o</sup> Jeanne d'Arc à Rouen, 2<sup>o</sup> Jane Grey,

3<sup>o</sup> Corinne, 4<sup>o</sup> Clotilde, reine des Francs; 5<sup>o</sup> la Vierge de Vaucouleurs, 6<sup>o</sup> Chimène.

Chacune de ces scènes est un morceau développé: récitatif, andanté et allégo final; ce sont des airs composés dans le médium de la voix, avec points d'orgue et roulades *ad libitum*, sur des paroles convenables pour les demoiselles. Enfin ce sont des morceaux d'étude qui peuvent se chanter dans les soirées avec beaucoup d'effet: instruire et intéresser à la fois, voilà le but de ces charmantes compositions, que nos principaux professeurs se sont empressés d'adopter pour leurs élèves.

## LA CICATRICE.

(SUITE.)

« Voilà tout, mademoiselle; vous savez maintenant la seconde moitié du secret. Le commandant Méliot mort misérablement; la mère et la fille déshonorées; le marquis de Nibello tué en duel à la suite de cette lugubre aventure, tels furent les premiers résultats d'un seul moment de folie. La marquise, accusée de la mort de ses deux époux, n'a pu rester à cette cour où sa présence était un affreux scandale, et j'ai su qu'elle était partie en emmenant les deux filles du commandant. Mon devoir était tracé; autant on prenait naturellement à tâche d'effacer ce souvenir, qui, sans doute, ne franchit guère les murs du palais, autant je devais être attentif à en retrouver la trace. Autant cette femme mettait de soin à cacher dans un monde son nom et son existence flétris, autant je devais en mettre à la découvrir, afin de relever au moins celle qui souffre avec elle et qui n'est pas coupable comme elle. Devinez-vous maintenant ce que j'ai trouvé, et comprenez-vous pourquoi il faut qu'Irma devienne ma femme?

— Oui, celle envers qui vous voulez expier un crime involontaire, celle qui vous semble destinée à porter votre nom, doit avoir sur l'épaule une cicatrice...

— Depuis le moment suprême où, sans le voir, j'ai tenu dans mes bras ce corps de vierge, il m'a toujours semblé qu'elle m'appartenait comme toute chose profanée appartient au sacrilège; j'ai toujours eu présent à l'esprit le droit sauvage que j'avais acquis sur sa personne et celui que des fiançailles fatales lui imposaient sur la mienne; il m'a toujours semblé que je la reconnaîtrai entre mille, et l'image que je m'en formais m'a poursuivi partout; mais cette image qui, en me rappelant un devoir de fer, s'emparait de toute ma puissance d'aimer, cette image n'était pas celle d'Irma. J'ai retrouvé séparés l'objet du devoir et



le fantôme du rêve d'amour. L'enfant blessé, c'est Irma; la femme rêvée, je vous l'ai dit, c'est Annette.

— Annette... Irma... cependant il n'y a pas à douter; et, quand vous aurez recueilli la dernière preuve, il n'y aura pas à hésiter.

— Mais, répliqua vivement Maxime avec le geste aventureux d'un homme qui se décide à soutenir un jugement téméraire, savez-vous bien, mademoiselle, que nous pourrions être trompés sur l'âge respectif de ces deux jeunes filles? Savez-vous qu'il y a un calcul possible, de la part d'une belle-mère comme Eucharis, à transporter sur l'enfant qu'elle préfère les avantages d'un droit d'aînesse qui ne lui appartiendrait pas? Ne fût-ce que pour lui réserver l'occasion de fixer la première le choix d'un prétendant, ne fût-ce que pour lui donner plus facilement un beau parti, elle a pu suivre jusque-là son ancien goût pour l'intrigue. Puis, dans le cas où je me présenterais un jour, prêt à une réparation qu'on pouvait espérer de mon caractère, avec un nom et une fortune capables de tenter l'ambition d'Eucharis pour la fille qui est de son sang et dont elle peut partager la destinée, alors la combinaison devenait triomphante; alors elle exploitait le malheur de sa belle-fille au profit de sa fille, le résultat de sa faute à elle au profit de ses sentiments coupables, et d'une cause de remords sans appel elle faisait une source de satisfaction victorieuse. Et comprenez-vous qu'elle a pu y réussir sans peine, grâce au mystère et à la solitude qui l'entourent, grâce aussi à la résignation de la victime, dévouée malgré tout peut-être à son heureuse sœur?..

— Je comprends que vous raisonnez au gré de votre penchant. On ne peut admettre une telle hypothèse sans admettre aussi la complicité des deux jeunes filles, et je suis trop sûre du caractère d'Irma pour croire qu'elle ait consenti à prendre la place de sa sœur.

— Et si, par je ne sais quel artifice, on est parvenu à les tromper elles-mêmes sur le but coupable de cet échange?..

— Mais oubliez-vous, s'il vous plaît, que, dès les premiers pas légaux dans les formalités d'un mariage, la vérité tout entière doit être mise au jour? Peut-on faire un contrat, publier des bans, sans produire les actes de naissance?

— Non, sans doute; mais tout est possible à une femme telle que la marquise. Un sentiment plus fort que tout me domine et me rendra méfiant sur tous les témoignages, excepté sur un seul... Il n'y a qu'une preuve pour moi, la cicatrice... Et laquelle des deux possède ce mystérieux talisman?

— Laquelle des deux, ... oui, c'est la toute la question, » interrompit l'artiste d'un air pensif.

Tout à coup elle s'écria :

« Demain, vous le saurez. Soyez aux Terrasses

à midi. Après tout, quand ce serait Irma, auriez-vous donc tant sujet de vous plaindre? »

Le jeune homme sourit péniblement en secouant la tête; et comme la voiture venait de s'arrêter à la porte de l'artiste, il lui offrit la main pour descendre en répétant seulement : « A demain? »

### III.

Le lendemain, mademoiselle Dévigne entra, à dix heures précises, dans l'appartement de madame Pernaux, qui terminait sa toilette et se préparait à descendre pour le déjeuner.

« Je viens, dit-elle, me mettre en pension pour toute la journée; mais d'abord je veux causer avec vous, rien qu'un quart d'heure, .... et.... franchement. »

Madame Pernaux se contenta de sourire, comme quelqu'un qui a tout prévu et qui devine tout.

Une fois seules ensemble et les portes fermées :

« Eucharis, se prit à dire la bonne demoiselle avec la meilleur foi du monde, vous m'avez trompée.

— Voyons cela, répliqua seulement Eucharis en se renversant doucement dans son fauteuil.

— En ce que vous m'appelez votre amie, et que vous ne m'avez rien confié de votre histoire.

— Rien?... mais vous la savez donc maintenant? C'est M. de Bréard, n'est-ce pas? mais, certes, M. de Bréard ne vous aurait pas conté la fin, si vous ne lui aviez appris le commencement. D'où le saviez-vous? »

Elle fut troublée, mais elle reprit :

« C'est une supposition que vous faites, et vous pourriez vous tromper. M. de Bréard m'a raconté le commencement et la fin.

— C'est donc qu'il a entendu le commencement quelque part ailleurs; mais je veux bien ne pas m'en occuper. Et vous dites que je vous ai trompée en ne vous faisant pas savoir tout cela moi-même?

— Il me semble.

— Il vous semble à tort. On ne trompe pas en se taisant, on trompe en parlant. On a toujours le droit de cacher ce qui n'importe pas à des amis silencieux, on a tort de mentir quand l'amitié vous interroge pour vous soulager. M'avez-vous jamais demandé mes secrets, et ne vous ai-je pas vingt fois, et bien naïvement, demandé les vôtres... Elise?

— C'est que...

— C'est que vous êtes froide, et que je suis... prudente; voilà tout. »

L'artiste en miniature perdait du terrain; elle le ressaisit d'un seul pas. Elle était froide, mais elle avait de l'esprit.

« Et toute prudente que vous êtes, dit-elle, je sais tout maintenant.

— Vous savez tout sur moi, peut-être; et moi,



rien sur vous : c'est ce que vous voulez dire. Eh bien ?

— Eh bien, M. de Bréard me charge de vous demander la main d'une de vos filles, de celle qui est née aux environs de Mantoue, qui demeurerait avec le commandant Méliot son père, et qui...

— Et qui doit avoir une cicatrice sur l'épaule, n'est-ce pas ? Vous savez bien que c'est Irma. Pourquoi ne la nommez-vous pas ?

— Faut-il vous le dire?... Précisément parce que nous en doutons. Je suis franche.

— Trop franche. Mais, d'abord, je veux bien répondre à M. de Bréard, en votre personne, que j'accepte sa recherche en faveur de la fille aînée du commandant Méliot, née à Roca d'Anfo, près Mantoue... Et maintenant je vais vous prouver que cette fille aînée est Irma. »

C'était tout ce que demandait mademoiselle Dévigne.

« Songez bien, dit encore madame Pernaux en se levant, que je vous fais concession sur concession ; que, si je fléchis aussi facilement et aussi vite, c'est parce que je comptais tôt ou tard sur M. de Bréard, soit qu'il vint de lui-même, soit que la Providence me l'envoyât... »

— Soit, enfin, interrompit Élise, qu'une phrase de deux lignes intercalée négligemment et sous forme de conjecture dans un journal à la mode, vint apprendre au monde élégant dans quels lieux à peu près se cachait la marquise de Nibello...

— Je veux bien, répondit paisiblement Eucharis ; quoique le journal eût pu dire aussi sous quel nom...

— Ce qu'il n'a pas fait, justement pour vous fournir cette défaite ; puis encore parce que c'était inutile, et qu'il fallait savoir si M. de Bréard vous chercherait.

— Vous voyez donc bien qu'on pouvait compter sur lui, puisqu'il est venu et qu'il a cherché ; et même sur vous, puisqu'il a trouvé. Je cède donc, mais rien ne m'oblige à donner mon consentement en retour de la méfiance qu'on me témoigne.

— Ce serait ne pas vouloir qu'une grande faute fût réparée...

— Une grande faute... soit. Mais s'est-on bien assuré que j'étais la coupable avant de mettre en question ma sincérité ?

— Cependant, ma chère Eucharis, il faut excuser et comprendre M. de Bréard. En affaires, il est toujours permis de prendre ses sûretés.

— D'accord ; mais il pourrait m'être permis de prendre les miennes contre l'avenir incertain des procédés de mon gendre en répondant à celui-ci par un refus...

— Qui devrait être ratifié par Irma ; car celle que poursuit M. de Bréard n'est pas votre fille et ne dépend pas de vous.

— Ah ! ma chère Élise, se contenta de répondre Eucharis, vous ne connaissez pas mes deux filles. »

Et, passant devant l'artiste, madame Pernaux descendit avec elle pour la conduire au salon, où les deux sœurs se trouvaient alors. C'était l'heure de la leçon de musique, et, pendant l'entretien précédent, mademoiselle Dévigne avait pu entendre les accords qui s'élevaient par les fenêtres ouvertes.

Rien n'est gracieux comme deux sœurs dans la maison. L'œil ravi les trouve toujours unies dans des rapprochements aussi heureux que variés, et déjà l'artiste s'oubliait à contempler le tableau simple mais harmonieux que présentaient celles-ci, Irma se tenant au piano, Annette se penchant sur sa harpe, lorsque la voix de madame Pernaux ramena tout le monde au positif de la situation.

« Mes filles, dit-elle, voici votre amie Élise Dévigne qui vient à vous chargée d'une mission délicate et solennelle. Que celle de vous qui se nomme Irma s'approche et lui réponde. »

Les deux vierges se levèrent d'abord, et se retournèrent toutes surprises, puis se regardèrent entre elles avec émotion, car elles comprenaient tout ; puis enfin Irma s'avança timidement et vint auprès de mademoiselle Dévigne, qui la fit asseoir à son côté, sur le grand sofa du salon, et garda une des mains de la jeune fille dans les siennes. Madame Pernaux s'était posée sur un fauteuil en face, et s'accoudait au guéridon couvert d'albums, de brochures et de romances, et Annette, debout près du même guéridon, feuilletait avec préoccupation une sonate dont elle ne voyait pas les notes.

« Mon enfant, dit mademoiselle Dévigne, j'attends de toi que tu répondes sans détour et sans étonnement à des questions dont tu pourras ne pas comprendre le but. Il te suffira de savoir que le bonheur de plusieurs personnes, sans parler de ma responsabilité personnelle, dépend de la sincérité de tes réponses, et que ta mère me donne un plein pouvoir. Maintenant, dis-moi quels sont tes souvenirs, du plus loin que tu puisses les évoquer.

— Mes souvenirs ? reprit la jeune fille qui parut d'abord chercher un peu dans sa mémoire ; — mon Dieu, voici, je crois, les plus anciens : je me rappelle une grande ville, triste, aux maisons fermées, aux rues vides, dans lesquelles on ne voyait passer que des soldats au pas de charge, et de l'artillerie au galop qui ébranlait nos fenêtres, ou bien des groupes de populace à la fois furieuse et craintive qui criait en italien : Du pain ! du pain !... Et puis des coups de canon toute la journée sur la mer et dans les montagnes ; et puis, le soir, de temps en temps, un militaire qui entra chez nous, pâle, abîmé de fatigue, couvert de sang et de poussière, et qui jetait sur la table un pain de munition apporté sous son manteau, en nous disant, à ma mère et à moi : Ménégez-le, et cachez-vous pour le manger. Et mon



père, car c'était lui, m'embrassait à me faire mal avec ses moustaches; et puis il s'approchait de ma mère, qui lui disait quelquefois: Mon Dieu, monsieur, est-ce qu'on ne se rendra pas? Et quand ma mère lui disait cela, il la regardait d'un air méchant, qui me faisait pleurer; et s'en allait sans l'embrasser...

— Le siège de Gènes, interrompit simplement Élise; et ensuite?

— Ensuite, je me souviens de voyages dans les montagnes, et puis d'une autre grande ville pleine de soleil et de gaieté, où nous n'avions plus faim et où nous étions bien plus heureuses; car il y avait des fêtes tous les jours, et des cortèges, et des fanfares, et des drapeaux dans la rue, et du peuple qui criait, toujours en italien: Vivent les Français! Et mon père ne nous quittait plus, mais lui et ma mère ne semblaient pas jouir de toute l'allégresse qu'on respirait dans l'air à cette époque-là.

— Nous sommes à Milan, dit Eucharis à mademoiselle Dévigne, qui paraissait l'interroger du regard.

— Et après cela? continua cette dernière.

— Après cela, je me souviens de ma sœur, que j'aimais de toute mon âme, que je faisais jouer, que je berçais, que je caressais... et puis du jour où mon père me fit tant pleurer en me disant que j'étais seule avec lui, et que je ne verrais plus ni ma mère ni ma sœur; pourtant je l'aimais bien, lui! mais, à partir de ce jour-là, je ne fus plus heureuse, et nous vivions bien tristement lui et moi... lorsque ma sœur nous fut rendue. Il paraît que nous habitions alors un palais à Florence: ce que je sais, c'est que j'y pensai pour la première fois en revoyant Annette, d'autant plus qu'elle me faisait des récits merveilleux de tout ce qui s'y passait.

— Et ta mère?...

— Oh! bien sûr qu'un jour nous aurions été tous réunis; car mon pauvre père la regrettait bien et l'accusait souvent d'avoir été la seule cause de leur séparation; mais une nuit...

Et Irma hésitait à continuer.

« Assez, mon enfant, interrompit l'artiste touchée malgré elle de ce mélange d'ignorance et de vérité qui écartait un à un tous ses soupçons. Je ne veux pas abuser de mon droit en ce moment jusqu'à exiger le détail de ce souvenir-là. Cependant, réponds-moi encore; je vais te demander plus, si ta mère le permet.

— Je vous supplie, mon amie, dit Eucharis, de ne rien craindre, de ne reculer devant aucune question, de rassembler au plus grand complet et sans ménagement tout ce qui peut éclairer votre conscience. Le moment est trop solennel, et l'explication est trop avancée. Moi-même je comparais devant mes filles; et, si je ne fus pas

toujours parfaite, du moins je n'ai pas à redouter de leur rendre mes comptes.

— Eh bien! dit mademoiselle Dévigne à Irma, sais-tu quelle est ta mère?

— Celle qui m'a donné le jour, répliqua la jeune fille avec émotion, était une pauvre femme, dont ma naissance a causé la mort. Celle qui m'a élevée était aussi la femme de mon père; c'est la mère de ma sœur, c'est la mienne; et la seule chose qui en résulte, c'est que j'ai deux mères.

MAURICE SAINT-AGUET.

(La suite au prochain numéro.)

## GAUSERIES.

\*. Les bals de cet hiver ont vu resplendir de tout son lustre la grande et surprenante tribu des *polkas*, quelques-uns disent des *tordus*.

Ici *polka* est du masculin, on dit un *polka* comme on dit un carlin. Mais peut-être est-ce le cas de donner une courte description de cette variété de l'espèce homme, pour l'édification des personnes étrangères à l'histoire naturelle des Parisiens.

Un *polka* est généralement du genre neutre; quelquefois son intelligence s'élève jusqu'à l'imbécillité; mais cependant les membres les plus remarquables de cette tribu se bornent à rester tels que Dieu les a faits, stupides.

Les *polkas* sont visibles à l'œil nu sur le boulevard des Italiens, depuis cinq heures jusqu'à minuit; on les reconnaît facilement à leur uniforme, dont voici le sigalement fourni par un naturaliste qui les a longtemps étudiés: Habit ridicule, cravate impossible, pantalon fabuleux, chapeau de fantaisie, lorgnon, stick et cigare; essai de moustache!

Le *polka* n'a pas d'âge; le plus jeune cependant n'a pas moins de onze ans et demi; quant aux plus vieux, les professeurs du Jardin-des-Plantes estiment qu'ils n'ont pas plus de quatre-vingt-dix-sept ans, vus de profil; mais de face et à vue de rides, ils sont plus âgés.

Un *polka* ne fait rien, quelques-uns, toutefois, font courir le bruit qu'ils sont un peu employés d'agents de change. C'est une exagération.

Le plus célèbre d'entre tous, — un idiot de naissance, — a inventé un système de frisure qui a souvent assombré les rêveries de lord Normandy.

Il m'est impossible d'en expliquer le mécanisme; il y a surtout une mèche tordue en spirale et ramenée sur le front!... Ah! quelle mèche!

La qualification de *tordus*, appliquée par quelques amateurs de zoologie aux *polkas*, se justifie par un système particulier de construction anatomique. Tout va de travers en eux: les tibias ne tiennent pas au fémur, les bras ne tiennent pas au corps, la tête ne tient à rien. Le tout marche comme il peut. Les *tordus* ne mourront pas, ils se casseront.

Le teint des *polkas* varie du bistre au vert-d'eau, avec des tons de vieil ivoire. Quelques-uns affectent d'avoir des poils frisés sous prétexte de favoris ou royales.

C'est une vanité qu'il faut pardonner à leur inexpérience.

Il n'y a pas plus de cent *polkas* à Paris. Le gouvernement est en marché pour acheter le plus laid de la confrérie et se propose de le déposer au Muséum, section des singes.

Ce pauvre petit *tordu*, qui n'a que dix-neuf ans et sept



mois, est déjà sous la surveillance des sergents de ville, quoique pianiste.

On a peur qu'il ne soit enlevé par les émissaires du Zoological-Garden.

\* La rentrée de madame Sontag donne la fièvre à toutes les anciennes cantatrices retirées du théâtre.

Mademoiselle Taccani, que Paris n'a sans doute pas oubliée, qui abandonna la scène il y a une dizaine d'années, pour épouser le comte Tasca, et qui, revenant au théâtre, débute par des concerts qu'elle donne dans les principales villes du midi de la France; madame la comtesse Tasca se fera entendre à Paris avant la fin de la saison.

On dit aussi que madame Monbelli, devenue comtesse Gritti, s'ennuie de passer l'hiver dans son hôtel de Venise et l'été dans son château des bords de la Brenta, et qu'elle a fait officiellement annoncer sa prochaine rentrée au théâtre de la Fenice, où elle s'essayerait avant de reparaitre à Paris, ainsi que l'a fait madame Sontag en redébutant l'été dernier à Londres, au théâtre de la Reine, devant le public le plus dépourvu d'intelligence musicale, public de sourds, oreilles de bronze, qui composent le dilettantisme de la capitale anglaise.

De son côté, madame Pasta, piquée de la même tarantule, quitte, pour rentrer au théâtre, son palais du lac de Côme, voisin de la fastueuse retraite où se repose mademoiselle Tagliani.

Celle-là ne nous reviendra plus; les danseuses n'ont pas de ces retours de jeunesse, comme les cantatrices; les sylphides n'ont qu'un temps, et quand leurs ailes tombent, c'est pour toujours.

Les diplomates, les comtes, les grands seigneurs qui ont épousé des chanteuses, sont dans un grand émoi par suite de ces circonstances nouvelles.

\* Il est un événement qui occupe les Parisiens bien plus que les élections: — On a vu apparaître sur les boulevards un cab!

— Qu'est-ce que c'est qu'un cab?

— Eh bien, c'est un cabriolet.

— Vous vous moquez de moi.

— D'un ami, jamais.

— Ce n'est pas un événement que l'apparition dans les rues de Paris d'un cabriolet.

— J'oublie d'ajouter d'un cabriolet anglais.

— Alors on prononce cab?

— Comme vous dites... mais le cab a une énorme différence avec le cabriolet français.

— Oui, d'abord parce qu'on prononce cab. Pourquoi l'appelle-t-on cab.

— Parce que le cocher est par derrière.

— Vous dites?

— Je vous dis que le cocher est à la place du groom.

— Et que fait-il là?

— Il conduit le cheval.

— Et le cocher anglais croit indispensable de se placer derrière la voiture pour cela?

— Il prétend qu'il s'en trouve bien.

— Singulière nation!... Et le cheval?

— Il ne dit rien.

— Singuliers chevaux!

— Cela vous contrarie-t-il?

— Nullement.

— Alors pourquoi vous plaindre de ce que les cabs sont introduits en France?

— Je ne m'en plains pas, je dis seulement que les anciens cabriolets me suffisaient.

— Vous n'êtes pas un homme de progrès... Vous vous en seriez tenu aux coucou?

— Coucou vous-même, je ne vous adresse pas de personnalités, pourquoi me jetez-vous votre coucou à la tête?

— Si mon expression vous blesse, je la retire... mais je maintiens que le cab est une heureuse importation qui

va jeter une charmante variété dans les voitures publiques de Paris.

— Vous pensez qu'on trouvera des cabs à l'heure et à la course?

— Tout me le fait espérer.

— Alors on payerait la course en schellings?

— Cela va sans dire... cocher anglais, monnaie anglaise.

— Oui... mais des schellings?

— A défaut de schellings, on payera le cocher du cab en pièces de quatre sous... C'est une nouvelle monnaie qui peut passer pour étrangère... puisque personne ne la connaît.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-MONTANSIER. — *Embrassons-nous, Folleville!* — « Embrassons-nous, Folleville! » s'écrie le marquis de Manicamp.

Et pourquoi le marquis de Manicamp tient-il tant à embrasser le chevalier de Folleville?

Le marquis était à la chasse aux canards sauvages, et, dans un mouvement de vivacité brutale, il poussa le chevalier dans la mare aux canards, et cela en présence de la cour de Louis XV.

« Le pied m'a glissé, » dit le chevalier.

Le marquis, touché d'un procédé si délicat, veut absolument embrasser le chevalier et lui donner sa fille en mariage.

Mais la jolie Marthe n'aime pas le chevalier. Cette charmante enfant est pétulante comme son père; elle a le cœur sur la main, si bien qu'en dansant avec le vicomte de Chartray, qui manquait une figure, elle lui donna une petite tape sur la joue.

C'est un motif pour qu'elle adore le vicomte, au point de lui donner une leçon de menuet. Cette scène est infiniment gracieuse, et elle est suivie d'une scène d'enlèvement fort originale.

Le marquis est furieux, et, chose plaisante, le vicomte lui demande la main de sa fille l'épée à la main. Un moment après, un ordre supérieur les oblige à dîner ensemble et ils deviennent les meilleurs amis du monde. Au dénouement, le marquis dit au chevalier, pour le consoler: Embrassons-nous, Folleville!

Tout cela est gai, vif, neuf, très-joyeux, comme tout ce qui échappe à la verve de MM. Lefranc et Labiche, et le public a vivement applaudi cette petite comédie bouffonne qui est lestement jouée par Derval, Sainville et mademoiselle Seriwaneck.

\* Le théâtre de la Galté monte une *Cause criminelle*, dont nous avons déjà parlé, et une comédie historique, en deux actes, intitulée *Jean-Bart*.

\* Au Théâtre-Historique, toute l'activité de l'administration porte sur le grand drame d'*Urbain Grandier*.

\* Levassor, dans la charmante pochade des *Vieux Papillons*, au théâtre Montansier, chante avec beaucoup de goût les deux couplets suivants, que nous trouvons fort jolis, et que le public applaudit chaque soir:

### SUR LES CHEVEUX GRIS.

Je sais les secrets sacrifiés  
Que l'art capillaire a surpris,  
Et j'ai vu les gazons factices  
Fleurir sur les fronts dégarnis;  
J'ai même vu d'une eau nouvelle  
Des effets vraiment inouïs;  
J'ai vu des blonds qu'un trop grand zèle  
A soixante ans avait brunis!  
Mes cheveux gris, (bis)



J'aime mieux vous rester fidèle :  
Ne changeons pas nos vieux amis,  
Gardons, gardons nos vieux amis.

Moi, que jamais je méconnaisse  
Ces compagnons de mes beaux jours,  
Que naguère, dans ma jeunesse,  
Caressa la main des amours !

Voisins de ma folle cervelle,  
Ils ont eu ses secrets chéris,  
Leur présence me les rappelle,  
Et quand tant d'ingrats sont partis ..

Mes cheveux gris, (bis)  
A vous je resterai fidèle ;  
Il faut garder ses vieux amis,  
Gardons, aimons nos vieux amis.



Explication du dernier Rebus.

Main tenant 4, homme qui bat dais entre chats, dans 4 balai troue V, Ridicule pare chaque 4.  
(Maintenant un homme qui bat des entrechats dans un bal est trouvé ridicule par chacun.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire* ; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie ; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

### UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

### UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1<sup>o</sup> Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement ; 2<sup>o</sup> ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche ; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

**Enveloppes comiques.** 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**A vendre** un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

Paris. — Typographie P. ou frères, rue de Valenciennes, 36.